

Claude Galles

# BIENVENUE CHEZ LES PARAS DU GÉNIE



*17<sup>ème</sup> BGAP. - 60<sup>ème</sup> CGAP.*





## Préface

Mon grand-père paternel a été tué durant la guerre de 14-18. En dehors de ce fait je ne sais rien de lui.

Par contre j'ai connu mon grand-père maternel. Né le 18 août 1875 à Habas (40) il est mort d'une crise d'urémie à l'âge de 70 ans le 24 décembre 1945. J'avais 7 ans à ce moment là.

Bien des années plus tard je me suis rendu compte que je ne connaissais pas grand-chose de sa vie et plus particulièrement de son passé militaire. Mon savoir à ce sujet se limite au fait qu'il a accompli 5 ans de service militaire, notamment en Afrique du Nord et en Afrique Noire dans les chasseurs à cheval. Ensuite il a été mobilisé dans la gendarmerie durant la première guerre mondiale. Je n'ai pas d'autres informations et je le déplore vivement. J'aurai été extrêmement intéressé par tout ce qui touche à la vie dans l'armée de cette époque. J'aurai aimé savoir dans quels lieux il a séjourné, les rapports avec les gradés, la nourriture, l'habillement, l'armement etc. Pour les gens ayant vécu dans ces années là tout était banal mais pour nous en 2013 leur mode de vie nous

ferait apparaître un énorme décalage tant l'évolution a été grande.

Etant donné ce constat je me suis dit qu'en ce qui me concerne je me devais de transcrire tout ce qui était relatif à mon parcours afin de laisser un témoignage de la vie militaire dans les années 60.

Ce récit s'inscrit principalement dans le cadre de la guerre d'Algérie et relate la vie quotidienne de jeunes hommes jetés dans un conflit absurde dans lequel ils n'avaient que faire.

Contrairement à une guerre classique le vécu de chaque soldat variait considérablement selon l'unité, le lieu d'affectation, la durée du séjour etc.

Ce livre a pour but et sans prétentions de montrer la vie d'une unité de parachutistes constituée principalement d'appelés du contingent durant une période donnée à travers tous les événements et tracasseries journalières.

## **Allemagne Stage**

### **Prélude à la vie militaire**

Pendant un an (1956/57), je suis les cours de préparation militaire dispensés par l'association Rhin et Danube. En fin d'année il nous est proposé un stage en Allemagne afin de perfectionner notre instruction militaire comme élève gradé. Je pense que c'est une excellente occasion de voir du pays et de ce fait j'accepte. Le stage se déroule du 26 juillet au 16 août 1957.

Nous partons de Bordeaux en uniforme et arrivons à Sarrebourg dans la Sarre où nous sommes hébergés dans une très grande caserne du groupement blindé n° 7 de la 1<sup>ère</sup> division blindée du 2<sup>ème</sup> corps d'armée. A l'arrivée, nous constatons que nous constituons une unité d'environ quatre cents hommes de 18/19 ans. Très vite le ton est donné. Nous percevons nos paquetages et nous nous installons dans de très vastes chambrées. L'encadrement est constitué d'officiers volontaires d'armes différentes

(armée de terre, paras, spahis, etc.) Le lendemain très tôt après un réveil au clairon, commencent les classes à pieds ponctuées par les hurlements des gradés. Le temps étant très limité nous devons apprendre à vitesse accélérée. Les malheureux peu doués pour le maniement d'armes se voient infliger toutes sortes de punitions. Cela va des pompes avec le fusil tenu avec les mains fermées posées sur le ciment, aux tours de piste en courant l'arme tenue en l'air à bout de bras, ou bien du « ramping » bras nus sur le béton. Les pompes se font accompagnées de la phrase rituelle « *c'est la vie de château pourvu que ça dure* ». Bien sûr tout cela ne va pas sans fatigues ni blessures. Les doigts sont meurtris du fait du poids du corps reposant sur le fusil lors des pompes, certains se retrouvent avec les avants bras en sang après de longues séances de « ramping ». Naturellement ce sont toujours les plus malhabiles qui souffrent le plus, ils subissent un véritable calvaire. Dans un délai extrêmement court nous réalisons des maniements d'armes à faire pâlir de jalousie les autres unités qui elles ont deux mois pour obtenir un résultat comparable. Les jours suivants, nous avons droit au parcours du combattant. A tout cela s'ajoutent les cours théoriques sur divers sujets tel qu'armements, réalisation d'abris de protection, tactique etc. Nous effectuons beaucoup de marches et manœuvres diverses à longueur de journée. Durant plusieurs jours nous campons en Forêt Noire. Le paysage est très beau, la montagne est parsemée de lacs. C'est l'été et durant la journée il fait très chaud, en revanche la nuit nous subissons des températures particulièrement basses dues au climat continental. Pour couronner le tout le vent souffle très fréquemment en rafales

glacées. Tous les hommes sont épuisés en raison des exercices physiques qui se succèdent sans interruption, du manque de sommeil et du climat. La nuit nous montons la garde. Il n'est pas rare, lors de la relève, que le gradé trouve la sentinelle dormant à poings fermés. Le réveil s'effectue à grands coups de pieds dans les côtes. Malgré ce traitement énergique, certains, du fait de leur extrême fatigue ont beaucoup de mal à refaire surface.

Ce jour là nous faisons une prise d'armes en pleine nature sur un terrain en pente. On nous a enseigné un maniement d'arme très viril au cours de l'instruction en nous répétant sans arrêt « **il faut que ça claque !** » Et « **ayez l'air vache !** » La visière du casque au niveau des yeux. Les mouvements sont donc très rapides, très secs et l'ensemble des hommes doit être en parfait synchronisme sous peine de repréailles. Au commandement nous présentons les armes, puis vient l'ordre « **Reposez armes !** ». J'exécute le mouvement. Je descends le fusil à toute vitesse et du fait de la pente, au lieu de le poser au sol je le reçois en plein sur le pied, c'est à dire les 4,750 Kg d'un US17. La douleur est intense mais je n'ai pas intérêt à bouger car autrement en prime j'aurai droit à une punition. Plus tard du fait de la brutalité des mouvements je découvre un très bel hématome sur la hanche droite. De retour à la caserne les épreuves physiques se succèdent. Les soldats du contingent nous regardent de travers, ils ne comprennent pas ce que nous faisons là. De ce fait, quand nous sommes de corvées aux cuisines ils nous font les pires avanies.

Un soir vers minuit, de service avec trois copains le militaire responsable du réfectoire, fait tout pour nous pourrir la vie. Etant passablement énervé nous

décidons d'agir, la coupe est pleine ! Nous nous dirigeons vers lui. Il est seul, nous l'encerclons jusqu'à le toucher pour lui flanquer la peur de sa vie. Etant petit et de constitution très moyenne il comprend très vite qu'il est en très mauvaise posture. Après quelques propos bien sentis et devant nos mines gracieuses, il adopte un profil bas convaincu que sinon il va se faire casser la figure. Subitement il se montre très compréhensif, ne trouve plus rien à redire et nous libère.

Les tirs s'effectuent avec des vieux fusils US17 qui ont la particularité d'avoir un très fort recul. Celui qui ne met pas en joue correctement en position debout, se retrouve projeté deux mètres en arrière avec en prime une contusion à l'épaule. Pour nettoyer cet engin il est évidemment nécessaire de le démonter. Pour se faire, il faut bloquer le percuteur avec une pièce de monnaie. Le ressort est très puissant et si l'on rate son coup on peut être gravement blessé en prenant le percuteur dans la figure.

En manœuvre, nous utilisons des cartouches à blanc. Les officiers s'aperçoivent très vite que des petits malins ont gardé des munitions. Dans leur esprit il s'agit d'une quantité très limitée. Malgré leurs demandes insistantes personne ne restitue quoi que ce soit. Voyant cela, ils décident d'utiliser un stratagème car ils ne peuvent tolérer une telle situation. Il font asseoir tout le monde, soit près de quatre cents hommes, fusils entre les jambes posés au sol, canon vers le ciel. Au commandement nous manœuvrons la culasse afin d'introduire une cartouche dans la chambre. Ensuite, vient l'ordre de tirer jusqu'à épuisement des munitions. Un feu de mousqueterie se déclenche dans un vacarme

assourdissant qui dure plusieurs minutes. Les gradés qui n'ont pas mesurés l'ampleur du détournement réalisé, sont sidérés.

Dans toutes ces réjouissances il y a au programme du « close combat ». Nous apprenons entre autre choses à éliminer une sentinelle à main nue. Le couteau munit d'une lame de 15 à 20cm est réservé aux attaques frontales. Bien entendu il ne faut pas faire de feinte car l'on pourrait tuer ou blesser son adversaire. Malgré les précautions prises des accidents sont à déplorer heureusement sans trop de gravité.

Ce jour là pour une prise d'armes nous devons revêtir la tenue de sortie, constitué d'un pantalon et d'une chemise couleur sable, et être coiffé du béret noir. Tout les déplacements se font en courant et le temps imparti pour s'habiller est toujours très court. J'enfile précipitamment mes vêtements, je dévale les escaliers et me mets dans les rangs. Malheur à ceux qui arrivent les derniers. Je m'aperçois très rapidement que quelque chose cloche et que les gradés manifestent un intérêt particulier à mon égard, ils font une fixation sur ma personne. Soudain je constate avec horreur que je suis le seul à avoir une chemise foncée. Je me suis trompé. Aussitôt je suis mis en demeure avec la dernière énergie d'aller me changer, ce que je fais sans demander mon reste avec la plus grande célérité. J'ai beaucoup de chance sur ce coup là car personne n'aura l'idée, à mon retour, de me flanquer une punition.

Le degré de fatigue est tel que certains s'endorment n'importe où en montant la garde, en suivant les cours, à table etc. Ceci m'est arrivé un soir. Je me suis réveillé le nez dans l'assiette. Nous avons tout de même des distractions. La Forêt Noire est parsemée de magnifiques lacs dans lesquels nous

nous baignons. Je n'apprécie pas vraiment cet exercice, la température de l'eau est aux alentours de cinq degrés.

En revanche l'occasion se présente de faire de l'équitation. Un officier de « spahis » a emprunté un cheval de selle à une ferme voisine. Il arrive triomphant au camp et pour une raison indéterminée se fait désarçonner. Pour un cavalier c'est vexant et tout le monde rigole. Après une cavalcade effrénée l'animal est récupéré. L'officier furieux essaie vainement de se remettre en selle, n'y parvient pas et finit, tout penaud, par renoncer dans l'hilarité générale. D'autres tentent également leur chance sans succès. Pour moi l'occasion est trop belle, je ne vais pas rater ça. Ayant une très grande habitude des chevaux, je ne résiste pas à la tentation. De plus j'ai envie de donner une leçon à cet officier qui nous en fait voir de toutes les couleurs. Non sans difficultés je parviens à saisir les rennes, le cheval se dérobe et panique, mais je parviens à sauter en selle en voltige et cela du premier coup. Très content de moi je fais le tour du camp à la plus grande satisfaction de mes camarades.

Le dimanche nous avons une permission pour aller en ville. Le poste de garde est très difficile à franchir car le chef de poste ne nous aime pas du tout. En conséquence, il fait tout pour nous refouler et il utilise le moindre prétexte. Il s'agit d'avoir une tenue impeccable. Je trouve grâce à ses yeux alors que beaucoup de mes camarades font demi-tour. J'entreprends la visite de la ville. Nous ne sommes pas populaires auprès de certains habitants qui nous montrent le poing. Par contre les jeunes femmes allemandes apprécient les soldats français. Il suffit de

voir la quantité d'entre elles qui attendent avec leurs enfants à la sortie de la caserne. Ceci explique peut être cela. Quand nous pénétrons dans un magasin, nous sommes tenus, le seuil franchi, de nous mettre au garde à vous et de saluer. La police militaire est omniprésente et nous surveille. En revanche il est très facile de se faire comprendre, beaucoup de Sarrois parlent français. Ce qui me surprend c'est le goût des hommes pour les vêtements de couleur verte. Dans ce pays je vois des uniformes civil portés avec pas mal de prestance. La tenue du facteur ne détonnerai pas dans un rassemblement d'officiers supérieurs.

On dit que les allemands sont militaires dans l'âme. Ce n'est pas un cliché car lorsque mon unité traverse la ville au pas cadencé, la population est sur les trottoirs et nous regarde passer. Rien de tel ne se produira en France, nous défilerons dans l'indifférence générale.

A la fin du stage je passe l'examen relatif au certificat d'aptitude prémilitaire N° 1 à l'emploi d'élève gradé. Les épreuves physiques, écrites et orales sont réussies avec succès. Le diplôme ne me servira à rien, sauf à obtenir une permission de longue durée durant mon service militaire, mais je suis content de l'avoir. Je viens de passer trois semaines vraiment éprouvantes et je suis soulagé que ce soit fini. Cet avant goût de l'armée m'inquiète car si les vingt-huit mois que je vais devoir effectuer ressemble à ces trois semaines, ça promet. Par la suite, j'ai appris que durant des stages précédents il y avait eu des morts. En ce qui nous concerne, nous n'avons à déplorer que quelques blessés.

Le jour du départ tout le monde est rassemblé dans la cour d'honneur, en rang et au garde à vous. Pendant ce temps les gradés passent l'inspection des

chambrées. Bien entendu à leur retour tout ne va pas pour le mieux. Il y a des détritux dans un couloir. Pour remédier à cet état de chose, deux volontaires sont désignés et évidemment ça tombe sur moi. Avec un copain, je fonce en courant vers le lieu désigné et effectivement nous découvrons un petit tas d'immondices, style vomi, peu ragoûtant à côté d'une poubelle. C'est très simple, il suffit de le ramasser. Mais le problème c'est que nous n'avons ni pelle ni balai. Ni l'un ni l'autre ne parvenons à nous décider. L'estomac au bord des lèvres, je pense que si nous attendons encore un peu, nous allons en avoir encore plus à récupérer. Il est urgent de prendre une décision si nous ne voulons pas nous attirer les foudres de nos galonnés. Ne pouvant compter que sur moi-même, l'autre virant au vert, je respire un bon coup et en apnée je ramasse le tout avec les mains et m'en débarrasse prestement dans la poubelle. Sans perdre une seconde, je me lave au lavabo ou je m'autorise à respirer à nouveau, mon estomac proteste énergiquement mais finit par se calmer. Mission accomplie, nous rejoignons les rangs en vitesse. Enfin nous pouvons partir !

## **France**

### **Classes à Castelsarrasin**

#### **Choix de l'arme**

Au cours de l'année 1959, je décide d'annuler mon sursis et de faire mon service militaire. Suite à cette annulation, je reçois un courrier me demandant le choix de mon affectation. Ayant la passion des chevaux je me décide pour les spahis car à cette époque ces unités sont montées, notamment en Afrique du nord.

Ma, mère apprenant cela, me fait une guerre acharnée pour que je renonce, cette unité étant trop dangereuse à ses yeux. De guerre lasse je cède, et à son injonction je demande l'aviation. cela ne m'enthousiasme nullement. De plus, je sais très bien que j'ai très peu de chances d'intégrer cette arme car le nombre de candidats dépasse de loin les places disponibles. Dans le contexte de la guerre d'Algérie les gens cherchent à se planquer et c'est normal.

Quelques semaines plus tard je reçois ma feuille de route, destination Castelsarrasin. Je suis affecté au

17<sup>ème</sup> BGAP (17<sup>ème</sup> bataillon du génie aéroporté) classe 59 2A. J'explique à ma mère que c'est une unité parachutiste, bien entendu elle n'en croit pas un mot et me démontre qu'aéroporté ne signifie pas parachutiste, pourtant c'est la réalité. Cela m'amuse beaucoup sur le moment car histoire de ne pas prendre de risques c'est raté. J'apprendrai par la suite que c'est une unité très recherchée et que peu de demandes sont satisfaites. N'ayant rien demandé, je peux me considérer comme un sacré veinard. A ce moment là, j'apprécie l'humour militaire, car c'est sûr, je vais avoir des rapports avec l'aviation.

## **Le Génie Aéroporté. Historique**

Au début de la seconde guerre mondiale, plusieurs petites unités du Génie, sont réunies pour former le 17<sup>ème</sup> bataillon du Génie à Castelsarrasin. Ce dernier prends part, en 1944, à la campagne de France et se couvre de gloire lors du passage du Rhin le 31 mars 1945 à Germersheim.

Ce bataillon devient parachutiste le 1<sup>er</sup> août 1946 sous l'appellation « 17<sup>ème</sup> bataillon du Génie Aéroporté (17<sup>ème</sup> BGAP) ». Le 17 juillet 1948 il change de nom (GC 17) puis redevient le 17<sup>ème</sup> BGAP le 15 février 1949 au sein de la 25<sup>ème</sup> DIAP qui elle-même se transforme en 25<sup>ème</sup> division parachutiste (25<sup>ème</sup> DP).

Ce bataillon participe aux guerres de Corée et d'Indochine, et plus particulièrement à la bataille de Dien-Bien-Phu puis à l'opération de Suez.

Issues du 17<sup>ème</sup> BGAP, deux compagnies la 60<sup>ème</sup>CGAP rattachée à la 10<sup>ème</sup> DP et la 75<sup>ème</sup> CGAP rattachée à la 25<sup>ème</sup> DP, opèrent en Algérie. La

60<sup>ème</sup> CGAP est créée le 1er octobre 1955 et dissoute en 1963. La 75<sup>ème</sup> CGAP est créée le 1<sup>er</sup> juin 1956 et dissoute le 30 avril 1961.

Ces deux compagnies seront classées arme spéciale du fait de leurs interventions dans les grottes et caches diverses. Outre cette spécialité ces unités combattent et participeront à toutes les opérations de grandes envergures dévolues aux Paras. Elles interviendront très fréquemment en compagnie du 1er et 2<sup>ème</sup> REP (régiment étranger parachutiste). De plus la 60<sup>ème</sup> CGAP participera au dégagement de Bizerte en 1961 au cours duquel des combats au corps à corps auront lieu.

Le 17<sup>ème</sup> BGAP devient le 17<sup>ème</sup> Régiment du Génie Aéroporté le 1<sup>er</sup> janvier 1963, et intervient à Djibouti (1967), au Gabon (1969), à la Martinique (1970) puis est dissout le 30 juin 1971.

Le 17<sup>ème</sup> RGAP est recréé le 1<sup>er</sup> juillet 1974 et reprend son appellation en 1978. Il est basé à Montauban et intégré à la 11<sup>ème</sup> DP. Il est présent au Liban, au Tchad etc.

Actuellement en France il existe une seule unité de Génie Parachutiste. Comme tous les Paras de l'armée de terre, exception faite de la légion (béret vert), les sapeurs portent le béret rouge.

## **Incorporation**

Ce 2 septembre 1959 parvenu au terme de mon voyage je prends contact avec le comité d'accueil constitué de sous officiers coiffés d'un béret rouge, (penché à gauche, insigne en évidence coté droit) le doute n'est plus permis, je suis chez les paras. Evidement je ne débarque pas seul. Parmi les

nouveaux arrivants, je vois des blousons noirs à la coiffure particulièrement fournie. A cette époque, cette engeance commettait en bande, beaucoup d'exactions à l'encontre de gens qui ne leur avaient rien fait. Ils s'attaquaient toujours à plus faible qu'eux. Souvent ils agressaient à coups de chaîne à vélo. Sur le quai, ils ont encore leur superbe mais quelque chose me dit que cela ne va pas durer et que d'être dans les Paras va leur faire le plus grand bien. Je ne suis pas le seul à penser ainsi car je m'aperçois qu'un sergent les à repérer. Ils les rassemble et ne les lâche pas d'une semelle. Parvenus à la caserne, tout le monde descend des camions. Aussitôt nos terreurs sont expédiées chez le coiffeur. L'attente se prolonge et pendant ce temps les sous officiers vérifient que la longueur de nos cheveux est compatible avec l'état militaire. Personne n'échappera aux bons soins du figaro. Enfin nous voyons réapparaître la crème de la « voyoucratie ». Ils sont méconnaissable avec leur boule à zéro. Ils rasant littéralement les murs sous les regards narquois de leurs camarades. A ce moment là tout le monde a compris, il vaudra mieux se faire oublier et obtempérer à tout ce que l'on nous dira de faire, sans rechigner. Les mines renfrognées des gradés me confortent dans cette opinion.

## **Les classes commencent**

Les jours suivants, au sein des sections, nous commençons notre formation. En ce qui me concerne ayant fait la préparation militaire et le stage en Allemagne je n'ai aucun problème. Je n'en ai parlé à personne, mais cela se voit, surtout lors des maniements d'arme. Les malheureux qui se trompent subissent toutes sortes de punitions, genre tours de

piste fusil en l'air bras tendus, pompes, corvées en tout genre etc. Moi évidemment je passe à travers tout ça et cela me vaut le ressentiment de quelques uns.

Pour réaliser nos exercices, nous sommes revêtus d'un treillis neuf de couleur indéfinissable un compromis entre le beige et le vert et chaussés de « rangers » flambant neufs, très raides, sortis tout droit du fabricant. La coiffure est assurée par un casque léger sur lequel vient s'emboîter le casque lourd, l'ensemble maintenu par une mentonnière.

Du fait de notre manque d'entraînement et de nos vêtements neufs, la première marche est un véritable calvaire. Les chaussures sont raides comme des bouts de bois et font mal aux pieds et le pantalon très rêche entame les cuisses.

Tout les déplacements se font à pieds quelle que soit la distance. Nous sommes en mouvement toute la journée et nous réintégrons souvent le quartier en pleine nuit. Après quelques semaines de ce traitement nous n'avons plus de problème, tout le monde suit le rythme qui ne cesse de s'accélérer.

La section à laquelle j'appartiens est formée de gens sélectionnés parmi l'ensemble des recrues. Nous sommes une trentaine et les deux tiers sont ingénieurs. Ils ont la particularité d'avoir trois ou quatre ans de plus que nous. De plus par leur formation et souvent en raison de leur origine sociale leur mentalité est très différente de celle de leurs autres camarades. A la fin de notre formation certains parmi nous seront choisis pour suivre les cours des EOR (élève officier de réserve). Lors des cours théoriques le passe temps favori de mes camarades est de piéger les instructeurs avec des questions insidieuses afin de les faire passer pour des ignares.

Le résultat c'est que la section est prise en grippe par les gradés et que tous les prétextes sont bons pour nous faire faire le maximum de corvées collectives ou individuelles et nous supprimer les permissions de sortie en ville. Pour couronner le tout les nouvelles recrues sont complètement allergiques aux chants militaires et refusent de les apprendre. Là c'est un gros problème, car tous déplacement en formation au pas cadencé notamment en ville, doit se faire en chantant. Finalement un compromis est trouvé. Nous acceptons de chanter à condition que les textes ne soient pas à connotation militaire. A partir de ce moment tout y passe principalement le répertoire étudiant. De ce fait les déplacements à l'extérieur de la caserne sont assez cocasses. Les passants sont médusés de nous voir passer fièrement en beuglant des chansons paillardes. Je peux dire sans flagornerie que sur le plan vocal nous damons le pion à toutes les sections, et que l'entrée dans nos quartiers fait vraiment sensation.

Quelques mois plus tard, nous inclurons quelques grands standards parachutistes dans notre répertoire. L'esprit militaire gagne du terrain.

A la fin des classes, un seul sapeur sera désigné pour suivre les cours des EOR à Angers. Comme par hasard, il s'agit du seul prêtre catholique de la promotion, et ce n'est vraiment pas le plus méritant. Personne n'est surpris car il est de notoriété publique que tous ses congénères sont systématiquement choisis. Etant donné la mentalité de cet individu, avec lequel je n'ai aucun atome crochu je plains les hommes qu'il aura à commander.

Je retrouverai en Algérie certains de mes copains, ingénieur, dans l'armée de terre sans le moindre galon et notamment des chauffeurs de camions.

## **Le drame**

Durant mon séjour en France de cinq mois et demi je n'ai jamais eu le temps de m'ennuyer. Les distractions étaient diverses et variées. Certaines situations se sont avérées tragiques et d'autres comiques.

Quelques jours avant Noël, un lieutenant revenant d'Algérie nous fait faire des manœuvres toute la journée. Entraînement au combat, camouflage, marche forcée etc. Normalement ces exercices sont réalisés avec des cartouches à blanc et des grenades à plâtre. Pour cet officier utiliser ces dernières ce n'est pas sérieux et de ce fait il les remplace par des grenades offensives. Il faut savoir que ce type d'engin explosant dehors à l'air libre ne présente qu'un faible risque à condition de ne pas recevoir la cuillère dans la figure.

Le gradé partage la section en deux, un groupe devant attaquer l'autre. Pendant des heures les deux parties se jettent des grenades, se tirent dessus à coup de fusil, de pistolet et de fusil mitrailleur chargés à blanc. Je suis allongé à côté de ce dernier en compagnie des deux servants. J'en ai plein le dos de ce cirque, il fait froid. Soudain, et cela va très vite j'entends fuser une grenade et je sens monter en moi un vent de panique car j'ai l'impression de l'avoir contre moi. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire je vois arriver en courant un membre de ma section. Il se baisse à deux pas de moi. Il esquisse le mouvement de lancer mais c'est trop tard, l'explosion assourdissante retentit nous sommes sonnés. Je

reprends instantanément mes esprit et découvre une vision de cauchemar. Mon camarade git au sol, déchiqueté, un bras en moins le corps en sang. Aussitôt c'est l'affolement général. Le blessé est méconnaissable, je ne saurai que plus tard de qui il s'agit, mais il est parfaitement conscient et parle normalement. Cela ajoute au dramatique de la situation. Bien entendu nous sommes loin de tout secours et nous ne disposons d'aucun véhicule, nous devons en faire venir un de la caserne. Le temps qu'il arrive la conversation se poursuit avec la victime qui se rend parfaitement compte de son état, il ne semble pas souffrir. Après une longue attente un GMC apparaît. Nous chargeons le blessé sur le plateau, direction l'hôpital le plus proche. A ce moment là s'offre à moi une vision d'horreur que je n'oublierai jamais. Au dessus de la ridelle j'aperçois un moignon sanguinolent dressé vers le ciel. Quelques jours plus tard le soldat G..... Décède victime de la bêtise humaine. L'un des servants du fusil mitrailleur a les fesses criblées d'éclats, mais la blessure est superficielle. En ce qui me concerne j'ai été touché légèrement à un doigt.

Après ce drame les hommes sont furieux. Heureusement que le chef de section s'est éclipsé car je crois qu'il aurait passé un très mauvais moment.

Notre camarade nous a cru en danger c'est pour cette raison qu'il a ramassé la grenade pensant pouvoir la jeter au loin. L'allumeur n'est que de cinq secondes, il n'avait aucune chance de réussir et elle lui a explosé dans la main l'effet de souffle a fait le reste.

Fils d'ostréiculteur, nous découvrons qu'il a fait venir à l'insu de tout le monde des huîtres pour que la